UN ECONOMISTE BELGE DANS LA PRESSE RUSSE

PAR

VLADIMIR RONIN

Katholieke Vlaamse Hogeschool Antwerpen

D'une dizaine de personnalités remarquables, ayant formés au XIX^e siècle les premiers éléments de liaison entre la Belgique et la Russie, c'était l'économiste libéral Gustave de Molinari (1819-1912) qui accomplissait cette mission le plus longtemps et avec la plus grande notoriété. Dans le milieu des journalistes et des économistes belges des années '50 et '60 du siècle dernier, son nom était déjà dans toutes les bouches. Mais en Russie, il est devenu à cette époque-là presque un symbole de la science occidentale. Dans les couches intellectuelles de Saint-Pétersbourg et de Moscou, il était beaucoup plus connu que n'importe quel autre Belge de son temps, mieux même que le vieux roi Léopold I.

Les idées de Molinari, ce propagateur passionné de la liberté économique, sur la Russie et les réformes du gouvernement d'Alexandre II ont été examinées en détail dans l'article récent d'Johan Braet (KU Leuven), se basant essentiellement sur le livre de Molinari "*Lettres sur la Russie*" (1861).¹ Cet historien fait aussi mention de la collaboration très active de l'économiste belge dans la revue "*Rousski Vestnik*" [Le Messenger Russe], éditée par le publiciste Mikhaïl Katkov à Moscou. Mais de Molinari, pour un motif inconnu, n'a jamais évoqué, dans son livre, sa participation à cette revue. Si bien que Braet ne révèle rien non plus ni sur l'histoire, ni sur le caractère de cette collaboration. C'est justement ce thème-ci que nous choisissons ici pour notre étude.

1. J. BRAET. Gustave de Molinari: Liberale kritiek op de hervormingsplannen van tsaar Aleksander II (1860), *Montagne Russe. Belevnissen van Belgen in Rusland*, Berchem, 1989, p. 29-41.

Nous examinerons surtout quatre questions principales. Qu'est-ce qui avait engagé le Belge à collaborer dans la presse russe? Que rapportait-il aux lecteurs russes, et de quelle manière; que voulait-il leur suggérer, à ce moment décisif pour la Russie en réforme? Comment y présentait-il la Belgique? Et comment la société russe elle-même, ses publicistes et écrivains voyaient-ils la personne et les idées de Molinari?

LE DÉBUT DU ROMAN

Les premiers temps libéraux du règne d'Alexandre II ont excité un vif intérêt chez le professeur d'économie politique au Musée Royal de l'Industrie Belge à Bruxelles et à l'Institut Supérieur de Commerce d'Anvers. Au printemps 1857, l'hebdomadaire "*L'Economiste belge*", le porte-parole le plus important des libre-échangistes, édité par de Molinari, a déjà acclamé vivement l'abaissement des tarifs douaniers en Russie. En automne, de Molinari écrivait encore avec plus d'enthousiasme sur le progrès des idées de la paix et du libre-échange, dans cet empire lointain. Idées qui lui étaient si chères. Il se référait au professeur de l'Université de Moscou, l'économiste Ivan Babst, dont des propos libéraux sonnaient comme une douce musique dans les oreilles de son collègue belge.

Dans le même article de l'automne 1857, nous trouvons aussi un autre thème, assez typique pour de Molinari dans ces années-là. Un paradoxe: la Russie "asiatique", autocratique baisse ses droits de douane, alors que la Belgique libérale persiste dans son protectionnisme vieux jeu! Le gouvernement du tsar est si bienveillant envers les idées de *laissez faire* dans le domaine du travail et du commerce, que le libéral Babst va enseigner l'économie au tsarévitch – alors qu'en Belgique, à Gand, à Liège, les protectionnistes conservateurs forment la majorité, et personne ne se mettra en tête d'enseigner l'économie politique aux princes héritiers. Tout à fait saisi par ce contraste paradoxal, l'auteur s'écrie:

"Vous verrez que notre propagande convertira à la cause de la liberté de commerce les Cosaques et les Bashkirs avant de convertir les Gantois!"²

A la même période, où le professeur belge s'attendrissait de loin sur le libéralisme économique en Russie, un professeur russe admirait le libéralisme politique en Belgique. Ce Mikhaïl Kapoustine, historien du droit à l'Université de Moscou, étudiait sur place, à l'automne et l'hiver 1857, la vie politique du petit royaume constitutionnel, que les Russes

2. *L'Economiste belge*, 1857, n. 9, p. 7; n. 29, p. 4-5.

voyaient alors comme un vrai pays de la liberté.³ Le 20 décembre, lors d'une séance de la Société belge d'économie politique, dirigée e.a. par de Molinari, Kapoustine a parlé des premiers pas de son pays vers l'abolition du servage. Même si ces projets de réformes ne concernaient encore que trois gouvernements occidentaux de l'empire, l'exposé de Kapoustine se fit ovationner. Quelques semaines plus tard, dans "*L'Economiste belge*" l'émancipation des serfs en Russie a été directement opposée ... au maintien, en Belgique, du "*servage militaire*", c.-à-d. de la conscription obligatoire.⁴

C'était le début d'un long roman entre le savant belge et la Russie. En avril 1858, dans le "*Rousski Vestnik*" est paru son premier article, traitant des conditions et du mécanisme du crédit bancaire. L'article était relevé d'un avis de la rédaction que nous traduisons ici du russe en français:

"Nous avons le plaisir d'informer nos lecteurs que (...) M. de Molinari, un des économistes contemporains les plus remarquables, (...) a exprimé un désir d'être un collaborateur permanent du "*Rousski Vestnik*". En dehors des articles plus ou moins étendus, écrits à notre invitation spéciale, il va nous communiquer de temps en temps un aperçu des actualités économiques".

La proposition de collaboration est de toute évidence venue de Katkov, éditeur énergique et prévoyant. Juste avant cette démarche, à la recherche des meilleurs exemples du développement libéral, le jeune "*Rousski Vestnik*" avait déjà braqué le regard sur Bruxelles. En 1857-1858, Katkov avait publié les "*Esquisses politiques de la Belgique*" par Kapoustine. Ces trois grands écrits donnaient aux lecteurs une idée détaillée du pays même, avec toute la mosaïque de ses langues et traditions, aussi bien que des notions encore inconnues en Russie, comme la constitution, l'autonomie, le droit d'associations, les partis politiques et les élections législatives. C'était pour la première fois que l'on parlait de la Belgique en Russie non pas dans un journal de voyage d'un touriste, mais dans un essai analytique d'un chercheur. Kapoustine n'a pas manqué non plus de mentionner deux fois de Molinari lui-même,⁵ pourtant sans le présenter. Evidemment, le professeur belge devait être déjà bien connu au public cultivé de Moscou.

3. Cf. V. RONIN. Tussen oorlog en hervormingen: Russen in België 1815-1861, *Het land van de Blauwe Vogel*, Antwerpen, 1991, p. 45, 56, 58-59.

4. *L'Economiste belge*, 1858, n. 1, p. 1; n. 2, p. 3; n. 10, p. 2.

5. *Rousski Vestnik*, 1858, t. 14, p. 293; 1857, t. 11, p. 911; t. 12, p. 674.

D'ailleurs, sa collaboration, au moins indirecte, dans la presse russe datait d'une époque encore plus lointaine. Dès 1856, de Molinari publiait sur les thèmes économiques dans le journal bruxellois "*Le Nord*", fondé et dirigé par les agents du gouvernement russe comme un organe non-officiel des intérêts de la Russie à l'étranger. Il est évident que la collaboration du leader des libre-échangistes belges dans "*Le Nord*" a fortement contribué à la réputation libérale de ce porte-parole de la bureaucratie tsariste de Saint-Pétersbourg à Bruxelles.⁶ Dans la société russe, l'époque des réformes suscitait un intérêt toujours plus vif pour les problèmes économiques et sociaux et pour le modèle du développement libéral des pays occidentaux. Les articles de Kapoustine avaient attiré l'attention des Russes sur la Belgique. Le nom de Molinari était déjà connu. Ainsi le terrain pour sa collaboration dans la revue moscovite avait-il été tout à fait préparé.

De Molinari, de son côté, s'est engagé dans cette collaboration avec une grande joie. Ses motifs se manifestent déjà dans sa première "*Correspondance économique*" de Bruxelles, datée du 9 avril 1858, de même que dans son article "*De l'abolition du servage en Russie*", paru dans "*L'Économiste belge*" trois mois plus tard. La Russie vit des grands changements, non moins importants que la révolution de 1789. Mais en Russie, les réformes se font sans violence, paisiblement et dans un esprit libéral. Le seul comportement donc que de Molinari prônait et qu'il affectait beaucoup. Le gouvernement russe s'appuie sur une partie intelligente et éclairée de la société, qui le soutient. Il pourra et devra, par conséquent, permettre les débats libres sur les réformes. Dans ces débats, on devrait prêter l'oreille aux économistes. Car leurs connaissances sont indispensables pour guérir "le corps social", autant que la connaissance de l'anatomie et de la physiologie l'est pour guérir des malades.

Heureusement, continue le professeur belge, en Russie l'économie politique jouit d'une immense estime et attention. Une quantité énorme de journaux et de revues traitant les problèmes économiques, ainsi que tous les travaux sur l'économie et les finances trouvent un grand écho dans le public et témoignent que "*la Russie possède, proportion gardée, autant d'esprits éclairés et progressistes qu'aucune autre nation de l'Europe, en exceptant peut-être la seule Angleterre*". En Russie, on enseigne l'économie politique aux universités pour préserver ainsi la jeunesse des erreurs socialistes. C'est pourquoi la mission de de Molinari lui semble

6. V. RONIN. Le publicisme russe en Belgique au milieu du XIXe siècle, *Revue des pays de l'Est*, 1991, n. 1-2, p. 2-24.

autant agréable que facile. Voici la simple formule de ses aspirations que nous traduisons d'après le texte russe:

“La société, à laquelle je m'adresse, fera bon accueil aux doctrines, dont elle comprend l'importance, et sera indulgente pour ceux qui les expliquent”.

La Russie est donc en quête de ses idées. Là, elles remporteront même plus de succès qu'en Belgique ou en France, où la révolution néfaste de 1848 a éveillé la méfiance contre les réformes libérales et contre la science économique elle-même. De plus, c'est justement l'exemple des réformes russes qui pourrait faire aussi sortir les pays occidentaux “de cette torpeur nuisible, dans laquelle la réaction contre le socialisme nous a fait tomber”. En été 1858, à Pétersbourg, on a aboli le droit de douane pour le blé, alors qu'à Liège, une proposition analogue a été rejetée par le conseil communal! Ainsi l'exemple de la Russie pourrait-il également renforcer les positions du libéralisme en Belgique.

“Les changements des droits de douane, qui viennent de commencer chez vous, ont eu d'excellentes conséquences. Elles nous offrent déjà un argument solide (...) pour persuader l'opinion publique de continuer nos propres réformes. (...) En émancipant vos paysans du joug du servage, vous nous incitez à chercher énergiquement des moyens pour émanciper nos pauvres du joug de la misère”.

De Molinari aimait citer Voltaire: “C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière”.

Mais il est également utile que les réformateurs russes connaissent l'expérience de l'Occident.

“Nos maladies sont différentes des vôtres, mais elles n'en sont moins importantes. Nous sommes, par exemple, dévorés par un fléau du paupérisme. Il ruine la certitude que notre système économique est ferme, et ralentit le développement de nos forces”.⁷

Il est à noter en passant que la paupérisation et l'aggravation de la “question sociale” justement en Belgique font déjà l'objet d'une lettre, que le publiciste russe Alexandre Kocheliiov écrit d'Ostende en 1849.⁸ Non seulement la rédaction du “*Rousski Vestnik*” priait de Molinari de

7. *Sovremennaïa Létopis "Rousskogo Vestnika"*, 1858, t. 14, p. 345-348; *L'Economiste belge*, 1858, n. 20, p. 2; n. 22, p. 5.

8. *Pisma A. I. Kocheliiova, Rousski Arkhiv*, 1886, n. 3, p. 352.

rapporter en détail des événements politiques et économiques en Occident, mais lui-même aussi, il le croyait très avantageux pour les Russes.

Enfin, c'était précisément le "*Rousski Vestnik*" qui pouvait être la meilleure tribune pour de Molinari en Russie. Cette revue littéraire et politique était dans ses premiers temps, en 1856-1862, un organe des libéraux modérés et des *zapadniks*, des occidentophiles, même des anglomanes. Sous peu, elle est devenue la plus populaire dans le pays; le nombre de ses abonnés s'est élevé à 7 milles. Un milieu social qui s'est formé autour de la revue de Katkov, avait une influence directe sur la partie libérale de la bureaucratie gouvernementale et de la cour du tsar. Non sans raison "*L'Economiste belge*" a-t-il mentionné en 1860 avec orgueil dans l'avis sur le voyage de son directeur à Moscou pour y tenir des conférences:

"M. G. de Molinari est depuis quelques années le collaborateur du "Messager russe", la revue la plus importante de la Russie".⁹

LA CHANSON PRÉFÉRÉE

A partir de l'avril 1858, dans le "*Rousski Vestnik*" et dans son supplément hebdomadaire "*Sovremennaïa Létopis*" [Les Chroniques Contemporaines], paraissaient quelques fois par an des articles et des lettres de Molinari. En automne 1859, après une longue pause à cause de la guerre en Italie, il les envoyait à Moscou presque chaque semaine. Il était certain que ses thèmes et idées préférés étaient en même temps "la chanson préférée" du public russe.¹⁰ Fort sensibilisé par cette heureuse coïncidence des intérêts qui paraissait exister entre lui et ses lecteurs moscovites, il écrivait avec zèle et enthousiasme pour les Russes. Surprenant est aussi le ton de ces publications, le ton d'une conversation intime, presque confidentielle avec un auditoire bien au courant et sympathisant. L'auteur répète sans cesse: "*Comme vous savez que...*", "*Vous comprenez bien que...*", "*Vous direz sans doute que...*".

Son crédo intellectuel se révèle déjà dans ses premiers articles. "*Le monde économique, tout comme le monde physique, est dirigé par une loi naturelle de l'équilibre, qui y maintient l'ordre et le restaure, lorsqu'il est troublé par des facteurs perturbants*". Contrairement à ce que disent "*les réglementeurs et les socialistes*", l'économie n'est point un chaos dans

9. *L'Economiste belge*, 1860, n. 15, p. 234.

10. *Sovremennaïa Létopis*, 1858, t. 14, p. 345.

l'attente de *"la main d'un bureaucrate ou la parole d'un prophète"*. Le gouvernement ne doit ni intervenir, ni interdire. Seule la liberté du commerce, de l'entreprise et du travail est à même de prévenir les crises et de garantir la prospérité. La seule mission des autorités est d'être *"producteurs de la sécurité"*: protéger la liberté contre le monopolisme et le protectionnisme et sauvegarder la propriété contre le socialisme. Non seulement la propriété matérielle, mais aussi celle intellectuelle et artistique doivent être protégées par la loi. Toute violence, fut-ce les révolutions ou les guerres, est pernicieuse pour l'économie. Mais tout autant nuisibles sont également l'accroissement des dépenses militaires et la conscription obligatoire au lieu du recrutement des volontaires. L'économie demande de la paix et de la collaboration entre les nations. Il faut aussi abolir l'esclavage, où il y en a encore, établir un libre échange des idées et de la main d'oeuvre et introduire l'enseignement primaire obligatoire.

Ces principes de base du libéralisme classique, de Molinari ne cessait de les répéter dans toutes ses publications russes, quel que fut le sujet qu'il abordait. Il y traitait les mêmes thèmes que dans *"L'Economiste belge"* pour ses propres compatriotes, à savoir les débats dans les pays occidentaux sur l'abaissement des droits de douane et sur le monométallisme d'or, les activités des associations libre-échangistes et les dangers des monopoles. Cependant, de Molinari croyait impossible de se limiter à des thèmes purement économiques. Il a présenté aux lecteurs "le saldo économique et politique" de la guerre de Napoléon III en Italie, cette guerre ayant fait avorter les réformes douanières en France et en Belgique. Il rapportait de Bruxelles les sessions du parlement et des nouvelles lois. Non moins importantes croyait-il les nouvelles des sciences économiques et sociales: les congrès, la fondation des sociétés savantes, des nouveaux ouvrages. Presque toutes ses lettres à Moscou s'achèvent par un *"bulletin bibliographique"*.

Comme une surprise qui a excité le plus grand intérêt des lecteurs, parut en automne 1859 dans le *"Rousski Vestnik"* en russe le livre de Molinari *"Napoléon III, publiciste"*. Cet ouvrage sur les idées et les objectifs du *"sphinx des temps nouveaux"* avait été écrit directement sur la commande de Katkov. D'ailleurs, sa publication dans la revue a entraîné des graves ennuis même pour le censeur qui y avait laissé passer quelques citates "dangereuses" des anciens écrits de Louis Bonaparte, lorsqu'il n'était pas encore l'empereur des Français. *"L'empereur Napoléon III averti par la censure russe! N'est-ce pas piquant?"*, s'en souvenait de Molinari plus tard avec sarcasme. Bien que le professeur belge se mit à écrire de son personnage sans parti pris, *"comme si c'était un des anciens"*

pharaons”, la conclusion générale de l'auteur était la négation totale des idées de Napoléon III comme “une forme du socialisme d'Etat”.¹¹

Avant la réhabilitation officielle des conférences publiques à Pétersbourg et à Moscou, en décembre 1859, de Molinari avait déjà obtenu du gouvernement du tsar l'autorisation de tenir un nombre de conférences dans les deux capitales de l'Empire. L'arrivée de “l'économiste européen, bien connu aussi à nos lecteurs”, a été immédiatement signalée dans la revue de Katkov, ce dernier ayant bien sûr joué un rôle décisif dans cette affaire. A Moscou, de Molinari avait joui également de l'hospitalité de Katkov, et c'est à lui qu'il a dédié ensuite son recueil des lettres sur la Russie “comme un témoignage de reconnaissance et d'affectueuse sympathie”.¹²

Mais ce n'était pas seulement son amitié avec Katkov, ni la connaissance des autres libéraux russes et encore moins le succès de ses conférences, qui ont incité le Belge à collaborer à nouveau, après une courte pause, aux revues moscovites, avec un enthousiasme encore plus grand. Son voyage à travers la Russie européenne en février-mai 1860 a renforcé encore sa confiance dans les perspectives du libéralisme économique dans ce pays. “Je savais déjà”, écrit-il dans la revue de Katkov,

“que l'économie politique jouit de l'estime en Russie, mais je ne m'y attendais nullement qu'elle était répandue à un tel point. (...) Il n'y a pas pour le moment un pays en Europe, où le besoin de l'économie politique s'éprouve autant qu'en Russie. (...) La Russie ressemble à une manufacture, qui reste en arrière de ses concurrents et qui doit moderniser ses outils. Il est évident que les dirigeants d'une telle manufacture doivent éprouver le besoin de l'aide des spécialistes, doivent s'adresser aux mécaniciens...”.

Est-ce que la Russie, elle aussi, n'a pas besoin, à l'époque des réformes, de “l'aide et l'assistance des personnes qui se sont données à l'étude spéciale de la société?” Car de Molinari se considérait lui-même comme un de ces mécaniciens de l'immense “manufacture” russe, de qui on attendait les idées et les conseils.

De plus, les Russes sont déjà, tout spontanément, les plus grands adeptes de la doctrine de *laissez faire*. Le socialisme – d'après de

11. *Rousski Vestnik*, 1859, t. 24, p. 71, 854; G. DE MOLINARI. *Lettres sur la Russie*, Bruxelles – Paris, 1861, p. 71. Cf. *L'Economiste belge*, 1860, n. 51, p. 702.

12. *Sovremennaïa Létopis*, 1859, t. 24, p. 271; MOLINARI, p. V.

Molinari, toute forme de la centralisation et de l'intervention administrative dans l'économie – ne s'emparera jamais de l'esprit de cette nation. A peine arrivé à Pétersbourg, le hôte belge a déclaré avec certitude à un banquet donné en son honneur:

“Je ne crois pas, je le déclare, que le socialisme puisse acquérir une influence sérieuse chez un peuple qui se distingue, si éminemment, par son esprit judicieux et son bon sens pratique”.

Etant passé de Pétersbourg jusqu'à Odessa et Sébastopol, sa conviction fut davantage confirmée. En France, écrit-il, 9 sur les 10 personnes éclairées tiennent pour indispensable la centralisation et l'intervention du gouvernement dans toutes les branches d'activités. Mais en Russie,

“je suis sûr que vous aurez une proportion inverse et que l'administration excessive, autrement dit le socialisme, qui détruit toute la liberté des activités individuelles, ne saura trouver même pas un partisan sur les dix personnes. (...) J'ai traversé la Russie du golfe de Finlande jusqu'au mer Noir, (...) nulle part on n'a exprimé un désir que l'administration centrale fut responsable pour toutes les choses. Ici, on désire le droit de réparer une chaussée, sans demander la permission à deux milles verstes; là, on aspire à échanger librement et sans aucune contrainte le blé contre le fer, le sucre ou le thé”.

Enfin, la Russie met en application dans sa politique un autre idéal, si cher à de Molinari: la non-violence. Il achevait toutes ses conférences en Russie par la phrase: “*Les peuples barbares font la révolution, les peuples civilisés suivent la voie des réformes*”. “*Et partout, écrit-il, ces paroles soulevaient, à ma grande satisfaction, des applaudissements assourdisants*”. Plus tard, dans un article dans la “*Sovremennaïa Létopis*”, il revient sur ce thème:

“Nous nous réjouissons de tout notre coeur de ce que la Russie, grâce à ses réformes paisibles, réalisées de la manière anglaise, c.-à-d. à la requête de l'opinion publique, (...) évite les transformations violentes. (...) Vous vous êtes engagés sur la vraie voie, et qu'il plaise à Dieu que vous la suiviez sans défaillance!”¹³

Comme en témoigne son livre “*Lettres sur la Russie*”, cette idée extrêmement exagérée du succès du libéralisme économique dans la

13. *Sovremennaïa Létopis*, 1860, t. 28, p. 228; 1861, n. 1, p. 11; 1863, n. 1, p. 2-3; MOLINARI, p. 407.

Russie d'Alexandre II ne s'appuyait que sur les causeries de Molinari avec quelques libéraux russes et deux ou trois compagnons de voyage fortuits qui par hasard savaient parler français. Mais de Molinari n'avait pas des doutes. Il était toujours fortement convaincu que dans ce pays, le terrain était bien favorable et tout à fait préparé à accueillir ses doctrines. Ce n'est qu'en Russie qu'elles sont en effet "*la chanson préférée*" du public. Il n'y a rien d'étonnant qu'en 1861-1863 les lettres de Bruxelles partaient pour Moscou l'une après l'autre. Leur problématique est toujours la même: les maux du protectionnisme, des monopoles et de l'intervention bureaucratique, le danger de l'accroissement des dépenses militaires, la liberté du mouvement des marchandises, des capitaux et de la main d'oeuvre, la protection de la propriété intellectuelle et artistique, aussi bien que la critique du suffrage universel qui aura mené à la "*tyrannie des politicailleurs*", et le plaidoyer, en revanche, en faveur d'une démocratie du cens électoral un peu élargi, avec "*une classe professionnelle des dirigeants*".

L'auteur portait surtout l'accent sur ce qui pouvait intéresser particulièrement ses lecteurs russes. Ainsi leur rapportait-il assez souvent la lutte contre la traite des esclaves et l'esclavage dans les colonies, ce thème étant quand même "*spécialement intéressant pour le pays, où l'abolition du servage se met actuellement au premier plan*". Les Russes, notamment les propriétaires fonciers ou les négociants occupés de l'exportation du blé en Europe occidentale, devaient se passionner également pour les débats en Occident sur l'introduction de l'échelle mobile des droits de douane sur les céréales. C'était le professeur belge qui tenait les lecteurs moscovites au courant de toutes les conventions belgo-russes, du volume du commerce entre les deux pays, de la consécration en avril 1862, à Bruxelles, de la première église orthodoxe russe et même du fait que les Russes, décédés à Bruxelles, se trouvaient enterrés dans un cimetière protestant. En relatant plus d'une fois le programme du Congrès Artistique à Anvers en 1861, de Molinari exprimait son désir d'y voir des participants russes, la Russie étant "*si largement douée des talents artistiques*". En ébauchant dans la "*Sovremennaïa Létopis*" la situation économique de l'Espagne, une autre périphérie européenne alors peu connue et en plein développement, il n'a point oublié de relever les analogies entre l'Espagne et l'empire du tsar.

En même temps, le Belge ne manquait pas non plus l'occasion d'influencer directement l'opinion publique et la politique de Russie. En parlant du traité sur le commerce et la navigation, conclu entre la Belgique et la Russie en juin 1858, il s'est permis une recommandation:

“Les droits de douane dont vous taxez nos marchandises d'exportation, notamment les tissus, sont trop hauts. (...) *Baissez donc un peu plus voire tarif...*”.

Il a explicitement salué la discussion sur la question des paysans dans les comités locaux de la noblesse, la seule discussion autorisée par le gouvernement d'Alexandre II en Russie, mais n'a pas manqué d'y joindre avec circonspection un petit souhait: “*Nous voudrions seulement que le champs, ouvert aux débats, soit un peu plus vaste*”. Dans son article sur l'Espagne il glissa furtivement, comme une remarque peu importante, une autre suggestion capitale:

“Le surplus de nos capitaux et de notre travail pourrait être mis à profit, chez vous, de façon utile et avantageuse. (...) Je serais heureux, si la Russie entrait, à cet égard, en concurrence avec l'Espagne”.¹⁴

Pourtant, il dut attendre encore 30 ans pour voir son rêve se réaliser, lorsqu'à la fin du XIXe siècle les capitaux, les ingénieurs et les ouvriers belges se sont mis en route vers les steppes et les villes du grand empire lointain.

Dans ses publications russes, de Molinari n'est jamais allé au-delà de ces suggestions mesurées, délicates, formulées avec précaution et sans insistance. Dans ses “*Lettres sur la Russie*”, d'abord publiées presque intégralement dans “*L'Economiste belge*”, en 1860, et ensuite éditées dans un volume isolé, il critiquait les réalités russes avec beaucoup plus de franchise et ne cachait pas que la politique du gouvernement du tsar était encore bien loin du vrai libéralisme. Mais dans ses publications moscovites, on ne trouve aucune trace de telles critiques. Ce n'est pas seulement son appréhension de la censure russe (avec laquelle il eût déjà des problèmes plus d'une fois¹⁵) qui l'amenait à adoucir ses propos. La vraie raison résidait plutôt dans l'engagement toujours affectif de l'économiste belge envers la Russie. De Molinari entretenait l'espoir d'exercer encore une grande influence sur la société et la politique russe et d'y soigner toujours les principes de *laissez faire*. Ainsi les méthodes de la diplomatie lui venaient-elles fort à point dans cette situation délicate.

La russophilie de Molinari le poussait à entretenir des relations intimes non seulement avec Katkov, mais aussi bien avec la légation russe à

14. *Sovremennaïa Létopis*, 1858, t. 16, p. 196, 216, 222; 1859, t. 20, p. 228; t. 24, p. 3-21; 1861, n. 28, p. 4; n. 31, p. 4; 1862, n. 16, p. 26; n. 32, p. 7; n. 36, p. 1.

15. MOLINARI, p. 25, 59.

Bruxelles. En Russie, on l'appelait "*un des familiers*" du ministre plénipotentiaire russe en Belgique, le prince Nikolai Orlov (1859-1869), connu, lui aussi, par ses idées libérales.¹⁶ Par ce diplomate, le professeur bruxellois cherchait à étendre son influence jusqu'au sommet de la vie politique russe pour engager les capitaux étrangers dans le développement économique de la Russie. Dans les archives d'Etat de la Russie, à Moscou, se trouve la correspondance amicale entre le prince Orlov en le grand-duc Constantin Nikolaïevitch, un des frères du tsar Alexandre II. Au printemps 1864, le ministre plénipotentiaire a deux fois prié son "bon ami" de bien vouloir soutenir de Molinari dans ses efforts "de faire venir chez nous les capitaux anglais", notamment pour la construction de chemin de fer entre Kursk et Taganrog.¹⁷ C'était le Belge lui-même qui, dans tous les deux cas, avait pris l'initiative de cette démarche.

De Molinari tâchait d'être aimable envers l'empire du tsar pour y être mieux entendu. Mais en 1863, il fut acculé à faire un choix très grave. Cette année-là, les Polonais se sont soulevés contre les autorités russes. En Belgique, en France et en Angleterre, pays tant apprécié par de Molinari, l'opinion publique s'est placée résolument aux côtés des insurgés. Par contre, Katkov a lancé immédiatement dans ses périodiques une campagne antipolonaise acharnée, au point de donner sa bénédiction aux actions punitives les plus féroces de l'armée du tsar. Le professeur belge avait désormais à choisir, à prendre parti. Pendant plus d'une demi-année, il n'envoya rien à Moscou, même pas une ligne. Plus tard, il essaya de justifier son silence, en prétendant que les événements en Pologne avaient tout simplement détourné l'attention des Russes et des Belges de leurs questions sociales intérieures. Mais de toute évidence, ce ne fut pas la vraie raison de son silence. Cependant, sa lettre du 3 novembre 1863, parue dans la "*Sovremennaïa Létopis*", montrera que de Molinari fit finalement son choix. Il restera un collaborateur loyal de Katkov.

Qu'est-ce qui déterminait la position de Molinari dans la "question polonaise"? Les sympathies de ses compatriotes pour la Pologne il les expliquait lui-même par "*un vieux ferment révolutionnaire*" dans les masses des Belges et par "*une aversion encore forte contre la Russie*". Depuis le règne de Nicolas I, on le sait, la Russie était toujours considérée en Occident comme un adversaire agressif, ce qui avait abouti, en 1853-

16. B. N. TCHITCHERINE, *Vospominania. Moskovski ouniversitet*, Moscou, 1929, p. 127.

17. Gosoudarstvenny Arkhiv Rossiyskoy Federatsii, f.722, op.1, dossier 817, p.1-2, 7.

1856, à la guerre de Crimée. Mais c'était surtout son opposition à tout esprit révolutionnaire en général qui poussait de Molinari dans le camp antipolonais. Et, il y manifestait aussi sa protestation contre l'attitude, selon lui, injuste et trop partielle de l'Occident envers les Russes.

“La Russie, en tant que l'on la connaît chez nous, est restée aux yeux des masses l'incarnation de l'idée absolutiste, tandis que les Polonais, on les croit, pour leur lutte contre la Russie, chevaliers du progrès et de l'émancipation des peuples”.

“*Le polonisme*” des Belges il appelait dans ses publications russes “*un emballement absurde*”. Il a même rapporté avec indignation que les émigrés polonais, venus en Belgique après la première insurrection en Pologne de 1830-1831, étaient en train de calomnier l'armée russe, et il a suggéré à la Russie d'influencer plus énergiquement en sa faveur l'opinion publique en Europe.¹⁸ Le Belge se sentait de nouveau dans son rôle habituel – celui d'un bon ami et conseiller de la société et des hommes d'Etat russes.

L'insurrection polonaise écrasée, des tendances réactionnaires se sentaient toujours davantage dans la politique intérieure russe. Néanmoins, de Molinari était en 1865 aussi confiant dans les perspectives du libéralisme en Russie qu'auparavant. Cela se manifesta dans ses conférences publiques lors de son second voyage à Pétersbourg en hiver et au printemps 1865. Sa polémique violente contre l'opinion publique de l'Occident y a apporté un élément nouveau. C'étaient les mois, où la conquête de l'Asie Centrale par les troupes du tsar avait aggravé en Europe la peur de “*la barbarie moscovite*” et de son expansion militaire. Ainsi la russophilie du professeur belge était-elle un défi vrai et propre. Déjà dans sa première conférence il s'est empressé de s'expliquer:

“Je sais bien que chez nous, en Occident, on a peur de la barbarie moscovite. A vrai dire, ça me fait rire! Ne parlons pas de la couche supérieure de la société russe, la couche civilisée qui s'est déjà familiarisée avec toutes les finesses possibles de la civilisation. Mais les couches inférieures de votre peuple, elles aussi, sont si braves, si intelligentes, si laborieuses, si hospitalières envers les étrangers que plusieurs nations civilisées auraient bien pu, à mon avis, vous envier. On nous effraie par des progrès des Russes en Russie, on cherche à présenter comme redoutables ces nouveaux progrès en Asie. Voici ma réponse. La Russie

18. *Sovremennaïa Létopis*, 1863, n. 38, p. 2-5.

fait de progrès en Asie, tant mieux. Mais mon Dieu! qu'est-ce que veulent dire donc ces progrès! Mais cela répand la civilisation!”¹⁹

Les articles de Molinari continuaient d'affluer, quoique beaucoup plus rarement, dans les périodiques de Katkov, où le libéralisme et l'anglomanie avaient déjà cédé, depuis 1862-1863, aux tendances franchement réactionnaires et au chauvinisme qui est devenu proverbial dans la presse russe. De plus, en 1864 *“L'Economiste belge”* a même pris Katkov sous sa protection, celui-ci étant blâmé et traité de réactionnaire pour ses écrits antipolonais. Un collaborateur de Molinari, Frédéric Passy, s'est permis d'honorer le rédacteur russe du nom du *“leader de l'opinion publique”* et d'exalter ses mérites dans le combat pour la liberté et le progrès.²⁰

Il est vrai d'ailleurs que dans les publications de Molinari qui paraissaient dans le *“Rousski Vestnik”* jusqu'à 1876, il n'y avait presque plus des idées concernant la Russie. Ce ne sont que des comptes rendus des différents congrès internationaux ou de l'Exposition universelle de 1867 à Paris. Certainement, des nouvelles de Belgique n'y manquaient pas non plus, embrassant aussi bien les débats parlementaires et la propagande du nouveau système électoral, qu'une épidémie du choléra et le retour en Belgique de *“la malheureuse impératrice Charlotte”*, la veuve démente de Maximilien de Habsbourg, fusillé au Mexique. Dès 1870, de Molinari s'est fixé à Paris, d'où il informait ses lecteurs russes principalement des actualités françaises, pour donner libre cours à sa haine contre la Commune de Paris, l'Internationale et tout ce qui sentait le socialisme.²¹

A LA FENÊTRE D'UN PETIT ATELIER

En été 1859, la rédaction du *“Rousski Vestnik”* a prié de Molinari de communiquer régulièrement, outre des analyses économiques générales, des informations sur la Belgique. Il s'engagea à cette demande immédiatement et avec enthousiasme. Ce n'était pas seulement son patriotisme qui en était la cause. Il y avait plus que ça. Le petit pays de l'économie développée, avec tous les maux et les problèmes typiques pour la société occidentale, mais ayant une constitution libérale modèle et ouvert à tout le monde, pouvait quand même servir d'un très bon exemple dans cette propagande de *laissez faire* que l'économiste belge faisait en vrai mission-

19. G. DE MOLINARI. *Poublitchnye leksii*, Saint-Petersbourg, 1865, p. 8.

20. *L'Economiste belge*, 1864, n. 16, p. 190.

21. *Rousski Vestnik*, 1865, t. 60; 1871, t. 94; 1872, t. 102; 1874, t. 114.

naire sur les pages des périodiques moscovites. Il l'a dit lui-même clair et beau:

“La Belgique est un petit atelier politique et économique. J'avoue humblement que les choses n'y vont pas toujours de façon impeccable, mais ses fenêtres donnent sur la rue, et on y travaille aux fenêtres ouvertes”.

De Molinari exprimait un espoir que ses lecteurs russes, eux aussi, “s'arrêteraient un instant près de ma fenêtre”. Mais qu'est-ce qu'ils y verront?

En Belgique, il y a beaucoup d’“aspects positifs”, et avant tout la liberté.

“Rien ne nous empêche de dénoncer des abus des privilèges et des monopoles dans le commerce, le crédit, etc. Nous pouvons réclamer librement une répartition plus juste des charges publiques et une administration plus simple et moins onéreuse. Il est vrai que les classes supérieures nous mettent plusieurs entraves par leurs préjugés et leur incompréhension de leurs propres intérêts. Mais (...) on ne nous ferme pas la bouche, et nos journaux ne sont pas soumis, comme en France, à l'arbitraire administratif”.²²

C'est à juste titre que les Belges peuvent être fiers de leur constitution et leurs libertés bien enracinées. La justice indépendante peut annuler la décision du ministre de la Guerre lui-même. Le pays marche doucement, mais avec succès vers la liberté du commerce. La formation professionnelle, spécialement en agriculture, en génie civil et en art militaire, est digne d'admiration. Enfin, grâce au même climat libre, la Belgique devient “le pays des congrès” qui accueille à peu près chaque année “des guerriers de la science” de tous les coins du monde.

Les Russes peuvent assurément beaucoup emprunter aux Belges. Plus tard, de Molinari écrira même que les *zemstvo's* russes, les institutions autonomes locales dès 1864, le gouvernement du tsar les “a emprunté à la Belgique libérale”.²³ Il faut quand même voir également des aspects négatifs de la société belge. “Notre constitution est une machine excellente, qui est en apparence arrivée à la perfection. Mais toute machine a ses parties discrètes, peu en vue, qui pourtant jouent le rôle

22. *Sovremennaïa Létopis*, 1859, t. 22, p. 365-366; 1861, n. 4, p. 3.

23. G. DE MOLINARI. *Au Canada et aux Montagnes Rocheuses, en Russie, en Corse, à l'Exposition universelle d'Anvers*, Paris, 1886, p. 206.

principal". C'est "le chauvinisme civique" des Belges qui empêche l'observateur de se rendre compte des ces ressorts cachés négatifs. "Depuis quelque temps, on a l'habitude chez nous de porter la Belgique aux nues et de l'appeler le pays le plus heureux sur le globe terrestre". Cependant, le système politique du pays est fort loin de la perfection du système anglais, c'est pourquoi "il nous faudrait être un peu plus modestes". A en juger d'après la constitution de 1831, les Belges sont le peuple le plus libre du monde. "Mais venez voir le travail qui se fait pendant trente ans dans la sphère du gouvernement, et vous vous persuaderez que ce modèle de toutes les constitutions est toujours plus en contradiction avec la réalité".

Mais pourquoi donc?

"A mon avis, notre forme du gouvernement est toutefois en elle-même la meilleure. Je suppose aussi que nous autres, Belges, ne sommes nullement inférieurs aux autres nations en ce qui concerne la moralité, l'intelligence ou l'énergie. (...) La source du mal est donc ce que j'appellerai le socialisme gouvernemental". "Au fond de notre sac libéral se cache, hélas! comme toujours et partout, le despotisme".

La Belgique a trop longtemps orienté son évolution non pas à l'Angleterre, mais à la France, dont on connaît les traditions du centralisme, de l'intervention et de la réglementation bureaucratique dans tous les domaines de la vie. En Belgique, aussi bien le gouvernement, que les autorités locales "cherchent sans répit à étendre leur sphère d'activités", ce qui ne fait qu'augmenter le nombre des fonctionnaires. L'administration restreint la liberté d'agir des citoyens, tandis qu'elle-même, elle fonctionne mal, se recrute des personnes non préparées, incapables, et abuse de pouvoir.²⁴

Ce "socialisme gouvernemental" en Belgique se manifestait entre autres sous trois aspects, dont de Molinari traitait en 1859-1864 dans ses lettres à Moscou le plus souvent et avec la plus grande émotion. Le premier aspect, c'étaient l'accroissement des dépenses militaires et les travaux de fortification à Anvers. Non seulement incombaient-ils gravement à l'économie nationale, mais en même temps, ils détournaient le pays des réformes intérieures.

"Tout le monde discute si c'est la ligne de l'Escaut ou de la Meuse qui est plus importante au point de vue stratégique. Mais aux abus et aux défauts

24. *Sovremennaïa Létopis*, 1861, n. 4, p. 1-2; 1862, n. 2, p. 2-4; n. 5, p. 3.

de nos institutions douanières on y pense aussi peu qu'aux institutions douanières chinoises”.

Aucune de ses analyses dans la presse russe n'était autant détaillée que son rapport sur “la question d'Anvers”. Le seul grand port de commerce de Belgique était en train de se transformer en point crucial de la défense nationale. Déjà en temps de paix, le commerce de la ville en risquait de s'écrouler; en temps de guerre, n'importe quel conflit armé menaçait de ruiner toute l'économie du pays. C'est pourquoi les meetings et les troubles à Anvers ne cessaient pas. Mais le gouvernement restait tout de même obstinément sur ses positions.

“Les masses ne sont d'aucune importance politique chez nous, et la plus grande partie de la bourgeoisie est tellement occupée de ses affaires privées, qu'elle n'a pas le temps de participer effectivement aux affaires publiques. Elle se laisse très volontiers gouverner et permet tant de choses au gouvernement, pourvu que ses propres intérêts n'en soient pas directement touchés”.

La cupidité et le despotisme des classes dirigeantes en Belgique se manifestent également dans toutes les restrictions possibles des activités économiques indépendantes. Les impôts sont trop hauts. La fondation des sociétés anonymes, des bourses et des banques est soumise aux mesures restrictives. Le monopolisme et l'accroissement des dépenses publiques mènent au chômage et à la misère dans les vieux centres industriels, comme Gand, le Borinage et Anvers. Dans le pays tout entier, une personne sur quatre a besoin des subventions des caisses de bienfaisance. Le bureaucratisme met les capitaux belges en fuite à l'étranger. La prétendue “*organisation du travail*” administrative n'a pour conséquence que l'oppression des ouvriers, le mouvement libre de la main d'oeuvre étant aussi gêné que la circulation des capitaux et des marchandises. “*En Belgique, la bourgeoisie est tout, et le peuple est rien. Les industriels, encore imprégnés des idées du servage, se mettent dans la tête que les ouvriers leur appartiennent*”. Le plus grand de ses ennemis socialistes aurait-il jamais porté une critique plus violente contre la société existante que ce professeur libéral modéré!

La troisième manifestation dangereuse du “*socialisme gouvernemental*” est la politique linguistique. L'administration belge “*a jusqu'à présent une prétention assez bizarre, celle de parler aux gouvernés non pas la langue qui plaît à eux, mais la langue qu'elle connaît elle-même*”. A peine la Belgique se sépara-t-elle des Pays-Bas que “*les Wallons ont attribué à la langue française les mêmes privilèges, qu' ils ont ôté au*

hollandais". Par réaction est né "le mouvement flamand", que ce professeur bruxellois d'origine wallonne décrit avec une sympathie surprenante. Surprenante? C'était quand même un mouvement pour la liberté, contre le "despotisme" bureaucratique que l'économiste libéral de Molinari détestait de tout son cœur. En outre, elle lui plaisait, à cette époque-là, "la tendance vraiment libérale" de la presse flamande la plus importante. Il choisit pour ses lecteurs russes les faits criants de la discrimination des Flamands ne possédant suffisamment le français, dans l'administration, l'enseignement et l'armée. Avec un sarcasme particulièrement fort il tourne en dérision des fonctionnaires belges, "mécontents des prétentions intolérables des contribuables flamands qui demandent qu'on les gouverne en leur langue et non pas en la langue des administrateurs". Son article sur ce sujet finit par l'exclamation: "Voici notre système!"

Une triste conséquence de cet état des choses est, d'après de Molinari, la scission sociale et nationale de la société au moment, où la France de Napoléon III ambitionne les annexions. La situation désastreuse des classes inférieures et, par conséquent, leur mécontentement sont à même d'ébranler "notre jeune Etat qui n'a pas encore consolidé ses fondements". Les Flamands sont irrités contre "la prépondérance politique de l'élément wallon". A Gand et à Anvers, frappées par la crise, les gens sont hostiles au gouvernement et même au roi. A Anvers, "une forte opposition morale" à la construction des remparts s'est déjà associée au mouvement des Flamands pour la défense de leur langue.

"Je ne sais pas si les Anversois veulent devenir Hollandais; mais je sais très bien qu'ils ne tiennent nullement à leur nationalité belge et aimeraient bien devenir Chinois ou Japonais afin de se débarrasser de leurs fortifications. (...) A tout propos convenable, les journaux flamands les plus populaires s'affairent quasi ouvertement à propager le néerlandisme". "Je sais", y ajoute-t-il, "que l'opinion publique peut se changer. Mais si les impressions pénètrent lentement dans la tête d'un Flamand, en revanche elles s'y enracinent profondément, et l'on ne les en chassera pas facilement".

La crainte du démembrement de la Belgique est particulièrement forte dans presque toutes les publications russes de Molinari en 1862-1865.

"Nos provinces flamandes ne perdront rien en se rattachant aux Pays-Bas. Mais pour les Wallons, même l'idée de l'annexion à la France impériale n'a rien d'attractif, ce que je peux vous certifier comme un Wallon".

Hélas, il devait constater que “*les masses de notre population wallonne*” avait pour la France “*et même pour l'Empire français une sympathie plus forte que nous n'aurions désiré*”. En rapportant en 1865 la maladie fatale de Léopold I, l'auteur était plein de pressentiments politiques les plus sombres: “*La Belgique sera-t-elle à même de résister à la crise imminente? A peine peut-on répondre d'une manière affirmative à cette question*”.

Mais alors, qu'est-ce qui peut encore sauver “le petit atelier”? Seules les réformes profondes.

“Le fléau le plus grand de notre pays est l'intervention excessive du gouvernement. (...) A mon avis, le seul moyen d'extirper ce mal comprend la simplification de l'administration, la restriction de sa sphère d'activités et le remplacement progressif de l'initiative gouvernementale par l'initiative privée”.

Malheureusement, la société belge se détourne des réformes par la lutte trop furieuse entre les deux partis, les catholiques et les libéraux: “*Nous en sommes trop occupés*”.²⁵

Jamais plus les lecteurs de la presse russe n'auront tant d'informations variées, détaillées et critiques sur le petit royaume lointain qu'à l'époque, où le correspondant des revues de Katkov à Bruxelles s'appelait Gustave de Molinari. C'était justement par ses articles et ses lettres dans le “*Rousski Vestnik*” et la “*Sovremennaïa Létopis*” que le public russe apprit pour la première fois les réalités de la vie belge, comme par exemple l'antagonisme politique entre les Flamands et les Wallons.²⁶ L'image de la Belgique qu'il présentait aux Russes, était, nous l'avons vu, bien loin du “*chauvinisme civique*”. Autant l'auteur était réservé dans ses jugements sur la situation en Russie, autant il était excité et violent dans sa critique des réalités belges. Pourtant, il ne cessait de rassurer ses lecteurs russes:

“Si j'expose ainsi à vos yeux nos fléaux, croyez-moi que ce n'est pas par un esprit mesquin de réprobation que je me laisse guider...”²⁷

25. *Sovremennaïa Létopis*, 1859, t. 23, p. 307; t. 22, p. 386; 1861, n. 4, p. 2; n. 28, p. 3; n. 35, p. 3-7; 1862, n. 2, p. 5-6; n. 13, p. 1-5; n. 19, p. 9-10; n. 32, p. 6-7; n. 48, p. 2-5; 1864, n. 26, p. 1-3; 1865, n. 29, p. 9; *Rousski Vestnik*, 1862, t. 42, p. 106-118.

26. V. RONIN. Les Flamands et les Wallons aux yeux des Russes (1815-1914), *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, 1992, n. 4, p. 949-950.

27. *Sovremennaïa Létopis*, 1862, n. 5, p. 3.

C'est que la fidélité aux principes du libéralisme économique il la préférerait tout simplement au "*patriotisme mal compris*".

SEMENCES ET RÉCOLTES

Arrivé en Russie en 1860, de Molinari a pu se persuader immédiatement de son assez grande notoriété dans ce pays. Cette année-là, on a mis en vente à Pétersbourg la traduction russe de la première partie de son "*Cours d'économie politique*" (1855). Dans la préface, l'éditeur promet de traduire les parties qui suivent, "*au fur et à mesure qu'elles paraissent*".²⁸ Mais au banquet donné en son honneur le 22 février dans l'hôtel Donon à Pétersbourg par les économistes et les statisticiens russes, le Belge a été fêté avant tout comme civilisateur du public russe, c.-à-d. pour ses publications dans les périodiques de Katkov. En ouvrant le banquet, le sénateur D. Khrouchtchov a salué l'hôte "*qui avait répandu des semences fécondes sur notre sol peu défriché encore sous le rapport économique*".²⁹

Malgré une tempête de neige et des rues devenues impraticables pour les chevaux, sa première conférence publique à l'Université de Moscou a attiré une audience de plus de 200 personnes: aristocrates, professeurs, journalistes, mais aussi, comme rapportait avec fierté "*L'Economiste belge*", "*plusieurs dames de la haute société*". Des comptes rendus détaillés de 10 conférences du professeur belge à Moscou paraissaient régulièrement dans le journal "*Nache Vremia*" [Notre Temps], tandis que le "*Rousski Invalid*" [L'Invalide Russe] informait les lecteurs de 5 conférences de Molinari à Pétersbourg, où l'audience comptait environ 300 personnes, dont quelques ministres. Grâce aux applaudissements de ce public choisi, le professeur non seulement a prolongé son séjour en Russie jusqu'au mois de mai, mais il est même parti en tournée de conférences pour deux autres centres culturels de l'empire du tsar: Kharkov et Odessa. Partout, l'accueil le plus cordial l'attendait, se souvient-il, "*soit de la part des autorités ou de celle des nombreux amis inconnus, que tout pèlerin de la science est assuré aujourd'hui de rencontrer en Russie*". D'ailleurs, l'auteur ne se faisait point des illusions. On le fêtait moins pour ses idées ou ses publications dans le "*Rousski Vestnik*" qu'en tant qu'un représentant de la science occidentale, à laquelle, en Russie, autant on y rendait toujours hommage, autant peu on y prêtait l'oreille.

28. G. DE MOLINARI. *Kours politichéskoï ekonomii*, 1^e partie, Saint-Pétersbourg, 1860.

29. *Sovremennaïa Létopis*, 1860, n. 25, p. 305; MOLINARI. *Lettres*, p. 406.

Mais des semences que de Molinari répandait sur le sol russe, les fruits ne lui étaient pas toujours agréables. Dans ses *“Lettres sur la Russie”*, il se souvenait également d'une discussion correcte, mais dure avec des partisans moscovites du protectionnisme, et à Pétersbourg, il a été, d'après *“L'Economiste belge”*, piqué au vif par le journal conservateur *“Sévernaïa Ptchéla”* [L'Abeille du Nord], l'organe des protectionnistes, *“qui a discuté avec vivacité, quoique avec convenance ses théories libre-échangistes”*.³⁰ Ce que de Molinari et ses collaborateurs belges ont passé sous silence, c'était la réaction d'autres périodiques russes, surtout de la presse démocratique radicale, à sa propagande. Car la réaction de la gauche devait le blesser plus profondément que les critiques “convenantes” de quelques protectionnistes conservateurs. Dans le *“Sovremennik”* [Le Contemporain], revue de gauche qui occupait la seconde place en Russie par le nombre de ses abonnés, et la première place dans les milieux estudiantins, de Molinari et ses idées furent vraiment ridiculisés. C'est que son libéralisme classique, dès 1848 déjà dépassé, semblait aux jeunes trop peu social, trop bourgeois, trop peu démocratique et même trop peu régénérant. En Russie, où en 1860 le servage n'était pas encore aboli et le régime autocratique n'avait même pas un grain de libéralisme, les questions sociales s'aggravaient jour après jour, de sorte qu'un bon nombre de jeunes intellectuels aspirait à une solution révolutionnaire. A cette Russie jeune et radicale la doctrine de Molinari n'y avait plus aucun message.

Le publiciste Nikolai Tchernychevski, un maître à penser de l'intelligentsia démocratique radicale, a placé en septembre 1860 dans le *“Sovremennik”* un compte rendu ironique du cours d'économie politique du professeur belge. *“De Molinari est célèbre en Europe occidentale, mais encore plus célèbre chez nous. Par les caprices du sort, il est venu nous éclairer”*. Plus tard, avec un sarcasme encore plus grand, Tchernychevski appellera de Molinari *“une célébrité purement russe”*. D'après la critique, les conférences de Molinari n'ont fait aucune sensation dans les deux capitales de la Russie. Encore en avril 1860, l'auteur anonyme des *“Notices d'un nouveau poète”* dans le *“Sovremennik”* s'est écrié d'un ton moqueur: *“Est-ce possible que nous n'ayons aucune idée de l'économie politique avant de Molinari?”* Pendant ses conférences à Moscou et à Pétersbourg, le Belge se heurtait à une forte opposition *“des utopistes qui envisagent les questions économiques du point de vue social”*. Le mot

30. *L'Economiste belge*, 1860, n. 12, 19, p. 184, 303; MOLINARI. *Lettres*, p. 402-403.

“socialiste” étant banni de leurs publications par la censure préalable, les jeunes intellectuels radicaux se disaient alors “utopistes”, et ils étaient fiers de leur négation de la doctrine de Molinari.

“A-t-il jamais pensé, ce professeur, que dans cette Russie sauvage qu'il est venu civiliser, il y avait des gens qui n'étaient nullement en extase devant son autorité, et que sa visite en Russie ne fera aucun effet du tout?”

C'est avec raillerie que Tchernychevski écrivait des idées de de Molinari et particulièrement de son désir de “porter un coup mortel au socialisme”. Comme le libéralisme protège des institutions économiques déjà existantes en Occident, il ne pourrait pas renverser le socialisme qui n'est qu'une réaction à ces institutions. Tchernychevski a stigmatisé la doctrine de Molinari comme “un fatras de lieux communs” et même “un verbiage creux”, seulement bon pour sauvegarder l'ordre social injuste qui s'était formé en Europe. Ailleurs, le publiciste radical contestait l'opinion du Belge qui prétendait que l'abaissement du tarif douanier était le problème le plus important de l'économie russe.³¹

Dans la presse libérale modérée, le compte rendu de Tchernychevski s'est attiré tout le blâme possible. La revue respectable “*Otétchestvennyye Zapiski*” [Les Mémoires du Pays] lui a reproché même de “persifler la science”. Cette réprimande a provoqué, à son tour, une remarque ironique de Fiodor Dostoïevski, un des rédacteurs du “*Vremia*” [Le Temps], l'organe des slavophiles démocratiques. De Molinari et les autres auteurs, attaqués par Tchernychevski, sont “des figures publiques”, disait Dostoïevski.

“Ils se sont soumis à un jugement et à une condamnation de la part de n'importe qui. Laissez donc la pleine liberté à ce jugement et cette condamnation”.³²

Mais l'attachement sentimental de Katkov à de Molinari incitait quand même tout le monde à la moquerie, aussi bien Dostoïevski, que les démocrates radicaux. Dans une revue satirique de ces derniers, le “*Svistok*” [Le Sifflet], Ivan Panaïev décrivait en janvier 1861 une conversation imaginaire entre Katkov et “l'économiste belge renommé M. de Molinari”. L'éditeur lui exprime sa douleur:

31. N. G. TCHERNYCHEVSKI. *Polnoïe sobranïe sotchinéni*, t. 7, Moscou, 1950, p. 466-475, 909; *Sovremennik*, 1860, n. 4, p. 457-458.

32. F. M. DOSTOÏEVSKI. *Polnoïe sobranïe sotchinéni*, t. 27, Moscou, 1984, p. 140, 150.

“– Presque tous mes collaborateurs m'ont quitté (...), et sans vous, mon noble ami européen, (...) je n'aurais pas su que faire (...).

– Mais avec vous et avec votre aide je ne suis pas anxieux de ce qui attend mon périodique, ajouta-t-il dans une minute, en serrant la main à M. de Molinari”.

Une demi-année plus tard, le “*Svistok*” publia des vers satiriques anonymes, dont l'auteur était, en fait, Nikolai Nekrassov. Il fit dire à Katkov, connu par son caractère parcimonieux, toutes les rancoeurs contre les auteurs, à qui il devait payer des honoraires trop élevés:

“Prendre n'est pas un péché.
En Russie, nous tous le disons.
Molinari est meilleur marché,
Mais comme auteur trop fécond”.³³

Y avait-il vraiment dans les relations d'affaires entre Katkov et son collaborateur belge un problème d'argent? Il nous semble plutôt que c'était une pure invention de leurs adversaires.

Pendant toutes les années '60, la gauche poursuivait, avec ardeur et sans répit, à s'acharner contre de Molinari, tant son nom s'entrelaçait déjà dans le tissu des débats intellectuels russes. On semblait avoir oublié qu'il n'était pas un publiciste russe. Aussi, en juillet 1863, Dmitri Minaïev, un poète satirique de tendance démocratique radicale, lança dans “*Les gages*” une pique contre dix-huit publicistes du camp opposé. Leurs noms, désignés par des initiales, se laissent cependant aisément décrypter. Des vers moqueurs et méchants décrivent un personnage portant la lettre “M”. Il “*exalte, terriblement troublé par une euphorie, des différentes facilités onéreuses*”.³⁴ La rime ne laisse aucun doute quant à l'identité du personnage. En effet, ce propagandiste des libertés dont les conséquences sociales risquaient d'être négatives, était de Molinari, le seul étranger sur cette liste de publicistes populaires en Russie.

Dans les écrits des démocrates radicaux, le nom de Molinari est devenu un symbole du dogmatisme libéral qui avait survécu à son époque, avait perdu le contact avec la vie réelle et était insensible aux souffrances des simples gens. De Molinari incarnait encore aux yeux des Russes la science occidentale, mais pour la gauche c'était déjà une science dénaturée et cynique qui à l'aide de quelques sophismes économiques cherchait à

33. *Svistok*, Moscou, 1982, p. 210-211, 223.

34. D. D. MINAIEV. *Izbrannoïe*, Léningrad, 1986, p. 64.

perpétuer la société existante. En 1863, Mikhaïl Saltykov-Chtchédrine a pris la défense des “*maltchichki*” [galopins], comme les jeunes radicaux, les nihilistes, étaient appelés par leurs adversaires. L'article “*Le venin de Sénetchka*” est en effet plein d'ironie mordante:

“Non, les galopins ne croient pas à la science, car ils ne lisent pas des articles de M. de Molinari...”.

Aussi dans sa satire géniale “*L'histoire d'une ville*” (1869-1870) le sarcasme de Saltykov-Chtchédrine n'a pas épargné le professeur belge, ni son grand admirateur et collègue russe Vladimir Bezobrazov. Les habitants arriérés, abrutis et ignorants de la ville Glouпов, une allégorie de l'empire du tsar, ont semé tant de moutarde que le prix

“tombe à un niveau invraisemblable. On en est arrivé à la crise économique, mais il n'y avait ni Molinari ni Bezobrazov pour expliquer que c'était justement là une vraie prospérité”.³⁵

En dépit de ces critiques, il est toutefois certain que les conférences publiques de Molinari en Russie en 1860 étaient un succès. On n'en dirait pas autant de son second voyage cinq ans après. Même son propre “*Economiste belge*” ne pouvait pas dissimuler que ses nouvelles conférences, quoique toujours fréquentées par un bon nombre de personnes, n'aient pas trouvé un grand écho dans la presse russe. Il est vrai que les économistes libéraux de Pétersbourg ont de nouveau honoré leur hôte d'un accueil somptueux. Mais les motifs n'en étaient pas les mêmes qu'en 1860. A un dîner donné par la Société Economique Libre, le professeur Bezobrazov a remercié publiquement son confrère belge de ce qu'il défendait la Russie “*contre les attaques injustes et malveillantes*”.³⁶ Il s'agissait sans aucun doute de la position de Molinari dans “la question polonaise”. En 1865, les Russes ont fêté le collaborateur belge de Katkov non comme savant ou comme civilisateur, mais comme un ami politique qui avait rendu par sa plume des services importants à la Russie officielle.

Avec le temps, même les libéraux modérés russes perdaient tout leur enthousiasme pour de Molinari. Dans le “*Rousski Vestnik*”, saisi depuis longtemps par une vraie obsession réactionnaire, le Belge continuait, sans changer même pas une note, à condamner toute transformation sociale

35. M. E. SALTYSKOV-CHTCHEDRINE. *Sobranie sotchinéni*, t. 7, Moscou, 1969, p. 8-9, 107; t. 8, p. 352.

36. *L'Economiste belge*, 1865, n. 8, p. 82; n. 5, p. 40.

radicale et le droit de vote pour les ouvriers. Des intellectuels russes qui ont vécu de longues années à l'étranger et qui suivaient de près le changement progressif du climat social dans les années '70 du XIXe siècle, spécialement en France, trouvaient les sermons vieux jeu de Molinari tout simplement irritants. Ivan Tourguenev a écrit en novembre 1876 de Baden-Baden à son ami de la même tendance libérale, Pavel Annenkov: "A propos, connaissez-vous un homme plus trivial que Molinari dans les deux hémisphères?" Annenkov qui s'ennuyait alors dans le climat bourgeois de Paris, a répondu:

"Molinari est en effet extrêmement trivial; mais il est le pendant de tout le mode de vie intérieur d'ici".³⁷

Mais ce n'est pas encore tout le spectre des attitudes des intellectuels russes envers de Molinari. Dans l'ébauche de son roman "L'idiot" (1868), Dostoïevski fait le prince Mychkine tenir spontanément "une conférence sur l'enseignement, la connaissance de soi, le pétrole, la production aux machines qui doit envahir tout et émanciper les gens (...) de la lutte pour la vie...". C'est, en substance, l'abrégé de l'article que de Molinari venait de publier alors dans le "Rousski Vestnik" sur l'Exposition universelle de 1867 à Paris. Dans le même article, le Belge prédisait, une fois de plus, le futur rôle principal de la Russie dans le monde:

"Si les Russes et les Américains sont destinés à dépasser nous autres, les gens de l'Occident, est-ce que cela ne se produira pas grâce à la supériorité de leur instruction, leur moralité et leur civilisation?"

C'était, on le sait, une des idées préférées de Dostoïevski lui-même.³⁸

Un autre lecteur attentif des travaux de Molinari s'appelait Lev Tolstoï. Comme un des épigraphes pour son article "Odoumaïtes!" [Ravisez-vous!] (1904) contre la guerre russo-japonaise et le militarisme en général, il traduisit en russe une citation du livre de Molinari "Esquisse de l'organisation politique et économique de la société future" (1899). En évaluant les dépenses militaires et l'effectif des armées des pays européens au XIXe siècle, l'économiste belge en a tiré la conclusion:

"On dépense les deux tiers du revenu national de tous les Etats pour le payement des intérêts sur la dette publique et pour l'entretien des armées

37. *Pérépiska I. S. Tourgueneva*, t. 1, Moscou, 1986, p. 565, 566.

38. DOSTOÏEVSKI, t. 9, 1974, p. 284, 468. Cf. *Rousski Vestnik*, 1868, t. 77, p. 164-194.

de terre et de la marine de guerre. Tout cela a été fait par les Etats. S'il n'y avait pas eu des Etats, rien de cela n'aurait été possible”.

Le pathos anti-étatiste et antimilitariste de ces paroles était tellement proche des sentiments de Tolstoï lui-même qu'à partir de 1904, il les plaçait successivement dans tous les recueils des maximes philosophiques et morales qu'il composait à cette époque-là pour l'autodidactique du peuple.³⁹

Comme propagandiste de la doctrine classique du libéralisme économique, de Molinari n'est jamais arrivé en Russie aux fins dont il avait toujours rêvé. Ni ses conférences ni ses publications dans la presse russe n'ont formé la conscience publique dans ce pays, comme il l'avait voulu. Elles n'ont pas non plus influencé, même pas en partie, le cours des réformes dans l'empire lointain. La perception de la personnalité de de Molinari et de ses idées variait, nous l'avons vu, d'un auteur russe à l'autre. On passait de l'admiration, hommages solennels, citations sympathisantes à l'aversion profonde et aux railleries. Mais l'économiste bruxellois aura été de toute façon un intermédiaire très important entre la Belgique et la Russie, et ses écrits auront beaucoup contribué à une meilleure connaissance mutuelle des deux pays. L'intérêt des savants, des publicistes et des étudiants russes pour le petit royaume libéral s'est nettement élargi au début des années '60 du XIXe siècle.⁴⁰ A l'époque donc, où des informations sur la Belgique venaient en Russie essentiellement à travers les publications russes de Gustave de Molinari.

39. L. N. TOLSTOÏ. *Polnoïe sobranïe sotchinéni*, t. 36, Moscou, 1936, p. 100; t. 42, 1957, p. 83-84; t. 44, 1932, p. 357; t. 45, 1956, p. 265-266.

40. Cf. V. RONIN. *Tussen oorlog en hervormingen: Russen in België 1862-1914, Het land van de Blauwe Vogel*, p. 80-87.

Een Belgische econoom in de Russische pers

DOOR
VLADIMIR RONIN

Samenvatting

Van de zowat tien kleurrijke figuren die in de 19e eeuw de eerste verbindingsschakels tussen België en Rusland vormden, is het de liberale econoom Gustave de Molinari (1819-1912) die deze rol het langst speelde en zo de meeste bekendheid verwierf. In Rusland werd hij bijna een symbool voor westerse geleerdheid. De belangstelling van de Russen voor de liberale ontwikkelingen in België was tegen 1860 groter dan ooit. Sinds april 1858 leverde de Molinari vrij regelmatig economische bijdragen voor het invloedrijke tijdschrift *Roesski Vestnik*, dat in Moskou uitgegeven werd door Katkov.

De liberale "dooi" onder tsaar Alexander II gaf de Belgische professor, de hartstochtelijke verkondiger van economische vrijheid, de indruk dat zijn ideeën van laissez faire zelfs meer succes zouden kennen in Rusland dan in België. Rusland zou een voorbeeld kunnen geven aan de westerse landen door de hervormingen door te voeren zonder revolutionair geweld en in een liberale geest. Men zou daar ook grotere aandacht schenken aan adviezen van een westerse deskundige.

Door deze motieven begon een echte "romance" tussen de Belgische econoom en het Russische tsarenrijk. Zijn eerste reis naar dat land in 1860 deed hem nog meer geloven dat zijn ideeën perfect overeenstemden met de gevoelens van zijn Russische lezers. Hij stelde alle vormen van staatsinmenging in het economische en sociale leven aan de kaak, maar gaf ook concrete suggesties aan de Russen m.b.t. de afschaffing van de lijfeigenschap, de verlaging van de douanerechten en de invoer van buitenlandse werkkrachten en kapitaal. Deze suggesties formuleerde hij echter op een bijzonder voorzichtige manier om zijn vermeend grote invloed op de Russische samenleving niet kwijt te spelen. Zijn russofilie zette hem later zelfs ertoe aan om Rusland openlijk te verdedigen tegen

de westerse publieke opinie, toen het tsaristisch leger de Poolse opstand van 1863 in het bloed smoorde en het Midden-Azië veroverde.

Hij vertelde zijn Russische lezers ook graag over België als een klein politiek en economisch atelier waar het werk weliswaar niet altijd onberispelijk werd gedaan, maar de arbeiders als het ware bij open ramen werkten. Hij stelde de Belgische politieke vrijheden tegenover het despotisme van Napoleon III in Frankrijk. De Russen zouden van de Belgen het onderwijs en het plaatselijke zelfbestuur kunnen ontlenuen. Maar ook België was niet vrij van "het regeringssocialisme", wat vooral in de bureaucratische beperkingen van de economische vrijheid en in het opleggen van de Franse taal aan de Vlamingen tot uiting kwam. Voor honderden Russen waren de artikels van de Molinari vele jaren lang de hoofdbron van hun kennis over België.

Zijn Russische geestverwanten onthaalden zijn publikaties en hem zelf erg enthousiast, maar eerder als een vertegenwoordiger van de westerse wetenschap, dan omwille van zijn concrete ideeën. De linkse, radicaal democratische pers van Rusland viel echter zijn intussen verouderde laissez faire-doctrine hard en met veel sarcasme aan. Vele auteurs, van Tsjernysjevski tot Toergenev, verweten hem geen rekening te houden met de ellende van het gewone volk. Alleen Lev Tolstoj bleef de Molinari's vurige uitspraken tegen de staat en het militarisme nog lange tijd met veel sympathie citeren.

A Belgian Economist in the Russian Press

BY
VLADIMIR RONIN

Summary

Under the about ten colourful figures that were the first “connecting-links” between Belgium and Russia in the 19th century, it was the liberal economist Gustave de Molinari (1819-1912), who played this role the longest and who therefore acquired most fame. In Russia, he almost became a symbol of Western erudition. By the year 1860, the interest of the Russians in the liberal developments in Belgium had become greater than ever. From April 1860 onward, de Molinari quite regularly contributed economic pieces to *Russky Vestnik*, the influential journal published in Moscow by Katkov.

The liberal “thaw” under czar Alexander II gave the Belgian professor, who was an ardent champion of economic freedom, the impression that his ideas of “laissez faire” would be even more successful in Russia than in Belgium. Russia could even give the West an example by implementing the reforms in a liberal spirit and without using revolutionary violence. People there would also pay more attention to the advice of a Western specialist.

Because of this reasoning, a genuine “romance” flourished between the Belgian economist and the Russian empire. De Molinari's first journey to Russia, in 1860, convinced him even more strongly of the fact that his ideas could perfectly correspond with the feelings of his Russian readers. He denounced all types of state interference in the economic and social spheres, but also provided the Russians with concrete suggestions about how they could abolish serfdom, reduce customs duties and import foreign capital and workers. He formulated his suggestions, however, in a particularly cautious way, so as not to lose his supposed great influence on Russian society. Later, his Russophile attitude even made him defend

Russia openly against Western public opinion when the czar's army crushed the Polish uprising of 1863 and conquered Central Asia.

He also liked to describe Belgium as a small political and economic workshop where the work was not always done perfectly, yet where workers – so to speak – worked near open windows. He contrasted Belgian political freedoms with the despotism of Napoleon III in France. According to the professor in Brussels, the Russians could learn from Belgium's systems of local self-government and education. But Belgium was not free of “governmental socialism” either, which manifested itself primarily through the bureaucratic curtailment of economic freedom and the imposition of the French language on Flemish people. For hundreds of Russians, it was de Molinari's articles from which for many years they received most information about the little kingdom on the North Sea.

His Russian sympathizers greeted his publications, and himself, very enthusiastically, not so much because of his concrete ideas but rather because they saw him as a representative of Western science. However, Russia's leftist, radically democratic press fiercely and with a good deal of sarcasm attacked his “laissez faire” doctrine, which had now become dated. A number of authors, e.g. Chernyshevsky, accused him of overlooking the common people's misery. Only Lev Tolstoy kept on approvingly quoting de Molinari's fiery statements against militarism and the state for a long time thereafter.